

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



### SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ARRIVÉE EN FRANCE DE M. ET M<sup>me</sup> JOUSSE. — DÉTAILS  
SUR LEUR VOYAGE.

M. et Mme Jousse, de Thaba-Bossiou, que nous attendions depuis quelque temps, sont arrivés au milieu de nous, après un voyage prompt et heureux. Nous nous empressons de placer sous les yeux de nos lecteurs une lettre circulaire que M. Jousse nous a remise pour eux. Elle leur fera partager l'édification et le plaisir avec lequel nous avons écouté ses premiers récits.

Paris, 8 août 1863.

*Aux amis de l'œuvre des Missions Évangéliques.*

Bien-aimés frères en Jésus-Christ,

Le Seigneur a permis qu'après avoir passé treize ans, comme missionnaires, dans l'Afrique méridionale, nous pussions, ma femme et moi, revoir notre chère patrie, les parents et les nombreux amis que nous y avons laissés. — Partis de Thaba-Bossiou, le 8 avril, avec quatre enfants, appartenant à quelques missionnaires du Lessouto, nous sommes arrivés en Angleterre, par le paquebot à vapeur le *Romain*, après une heureuse traversée de trente et un jours seulement. Que le Seigneur soit loué pour toutes les

bontés dont il nous a comblés pendant ce voyage, si long en lui-même et comparativement si court dans sa durée ; qu'il plaise à Dieu de bénir notre séjour dans notre patrie, et qu'il veuille, après nous avoir accordé le repos dont nous avons besoin, nous reconduire en paix au sein du troupeau bien-aimé qu'il a confié à nos soins !

Il me semble naturel de vous donner, en arrivant, une idée, si faible qu'elle soit, des sentiments avec lesquels nous avons quitté la mission du Lessouto.

Cette mission, aucun de ceux qui la connaissent ne niera qu'elle n'ait été remarquablement bénie, et qu'elle n'ait porté des fruits qui témoignent de la puissance de l'Evangile, lorsqu'il est fidèlement prêché aux païens. Quand les pieds des messagers de paix pénétrèrent dans le Lessouto, il avait été à peu près abandonné par ses habitants. Une famine, résultant de guerres prolongées, avait poussé une partie de la tribu à un cannibalisme horrible, qui rendait le séjour de ce pays très dangereux. Pour un grand nombre, ce qui avait été d'abord l'effet de la nécessité était devenu une affaire de goût ; les aliments ordinaires paraissaient insipides à leurs palais, accoutumés à manger de la chair humaine. Du moment où le nom béni du Sauveur fut proclamé dans ces lieux de ténèbres, commença une ère nouvelle pour les Bassoutos. Des populations, depuis longtemps dispersées, revinrent et se groupèrent autour d'un homme que la Providence avait choisi pour les rallier ; l'agriculture, encouragée par les missionnaires, devint l'occupation principale des indigènes et prit un développement tout nouveau ; la suppression du cannibalisme, par l'autorité du chef Mos-hesh, ramena la sécurité et la prospérité. Le Lessouto est maintenant comme un grenier d'abondance où les colons de l'Etat libre viennent s'approvisionner de céréales ; sa population s'accroît avec une rapidité étonnante, et ses ressources se développent proportionnellement.

Quelques mois seulement avant mon départ du Lessouto, nous eûmes un service spécial dans l'Eglise, au sujet d'une sécheresse exceptionnelle qui régnait alors dans la contrée. Après le sermon, Moshesh exprima le désir de prendre la parole et je la lui céдай. Dans un discours qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, il s'attacha à rappeler à ses sujets les grands bienfaits dont ils ont joui depuis l'origine de la mission, insistant fortement sur le fait que, s'ils sont maintenant nombreux et prospères, c'est à Dieu qu'ils en sont redevables. Il termina en exhortant l'assemblée à fréquenter assidûment la maison de prières.

Ainsi donc, considérée au seul point de vue social et philanthropique, la mission française du sud de l'Afrique a rendu des services inappréciables : elle a mis un terme à des douleurs sans nombre, elle a créé un peuple et inauguré pour lui une ère nouvelle de prospérité et de lumières.

Mais, grâces en soient rendues à Dieu, ce résultat, si beau qu'il soit, n'est pas le seul que nous ayons à constater. Des âmes ont été converties, des Eglises ont été fondées, et, au jour présent, notre mission compte une quinzaine de stations desservies par des hommes de foi qui travaillent, avec un courage que rien ne peut abattre, au relèvement d'une race déchue. De l'énergie et de la persévérance, il en faut ; car ce serait mal connaître la nature humaine que de s'imaginer que les succès sont faciles au milieu des païens. Un enseignement qui prohibe la polygamie, qui ferme aux intempérants l'entrée du royaume des cieux, qui recommande la vérité et l'honnêteté en toutes choses, ne saurait avoir beaucoup d'attrait pour le cœur naturel. Grâces à Dieu, des milliers de Bassoutos ont éprouvé l'heureux changement que l'on appelle la nouvelle naissance. Un grand nombre de ces convertis sont déjà entrés dans le repos éternel ; un plus grand nombre luttent encore sur la terre. Ils ne sont pas toujours ce que nous voudrions qu'ils fussent. Nous désire-

rions les voir manifester une plus grande horreur pour le mal, résister plus facilement aux tentations, montrer plus de zèle pour la conversion de leurs compatriotes ; mais, si nous nous rappelons le milieu dans lequel ils sont nés et où ils ont grandi, il est impossible de ne pas se réjouir des progrès qu'ils ont faits et de ne pas éprouver pour eux une profonde sympathie. Du reste, là comme ailleurs, on trouve des tièdes et des bouillants, des chrétiens qui causent à leurs pasteurs la plus vive joie à côté d'autres qui les tiennent presque constamment dans un état d'inquiétude et de crainte.

Les derniers mois que j'ai passés au milieu de mon troupeau ont été particulièrement bénis. La perspective de mon prochain départ a profondément remué la conscience de plusieurs personnes qui étaient retournées au monde, et j'ai eu la joie de les entendre exprimer le désir de rentrer dans le bercail du bon berger.

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus émouvant que la réunion dans laquelle je fis mes adieux aux fidèles confiés à mes soins. Ils ne répondirent à mes exhortations que par des sanglots. Moïse Moussetsé, le seul qui eut la force de prendre la parole, dit, les yeux pleins de larmes : « Nos cœurs sont comme morts au-dedans de nous, et vous sentez bien vous-même que nous sommes incapables de dire quoi que ce soit. » Plusieurs femmes de Moshesh, qui font partie de la classe des catéchumènes, vinrent dans mon cabinet chercher une dernière exhortation. « Vous nous quittez, me dirent-elles, et nous allons demeurer orphelines ! » Non, leur dis-je, vous ne serez pas orphelines ; le Seigneur prendra soin de vous et restera avec vous, et de plus vous aurez des serviteurs de Dieu qui vous annonceront sa parole. « Cela est vrai, répliqua l'une d'elles, mais il n'y a qu'une mère qui connaisse bien les faiblesses et les misères de son enfant, et qui puisse lui donner tout ce dont il a besoin ! — Le chef Moshesh descendit, lui aussi, de sa montagne, au

moment de notre départ, pour nous faire ses adieux, et pour souhaiter, en même temps, la bienvenue à M. et Mme Lau-tré, qui arrivaient d'Europe. Ce que mon cœur a éprouvé, en visitant, pour la dernière fois, le temple où depuis si longtemps j'annonçais l'Évangile, l'école où j'ai travaillé avec tant de succès, le cabinet témoin de mes faibles prières et de beaucoup de combats, mais aussi de douces joies, je renonce à le décrire.

En quittant Thaba-Bossiou, je demandai instamment au Seigneur de vouloir bien faire prospérer mon voyage et me ramener bientôt au sein de ce troupeau, objet de tant d'amour et de sollicitude !

Depuis longtemps, j'avais entendu parler de la terre de Natal comme d'un pays magnifique, qui offrait au voyageur, cherchant un point d'embarquement, une route plus at-trayante et plus facile que celle qui traverse les mornes et arides plaines de la colonie du Cap. Nous résolûmes d'es-sayer de cette nouvelle voie et nous n'avons eu qu'à nous en féliciter. Le trajet jusqu'à la mer a été plus court, plus agréable, moins dispendieux, et nous a même procuré de grandes jouissances.

De Thaba-Bossiou, nous fîmes route sur Bérée et de là, passant par Maboulélé et Mékuatling, nous arrivâmes à Lé-ribé, la station de M. Coillard, où se trouvèrent réunies plu-sieurs familles missionnaires. Après avoir passé là quelques jours, nous traversâmes le Calédon, et nous nous séparâmes de nos amis Mabile, Maitin et Cochet. Ce dernier nous con-fiait, pour les amener en France, un fils de douze ans et une fille de quatorze ; M. Maitin, son fils, âgé de quinze ans. M. Keck nous remettait aussi sa fille aînée ; mais comme il avait à faire dans un village colonial qui se trouvait sur notre route, il voyagea avec nous pendant cinq jours.

Le chemin que nous prîmes est assez peu fréquenté ; il suit dans leurs contours le cours du Calédon et la chaîne des

Montagnes-Bleues. Nous vîmes, à distance, la localité où Moshesh est né et la partie du Lessouto qui a, pendant longtemps, servi de centre à la tribu. Le pays que nous parcourûmes, pendant le premier jour et une partie du second, est habité par des Zoulous, au nombre d'environ vingt mille, qui, il y a quelques années, sont venus se placer sous le protectorat de Moshesh. Voilà une population qui se recommande naturellement à notre sympathie chrétienne, et à laquelle nous devons envoyer un messenger de paix.

Au delà du pays habité par ces Zoulous, se trouve la tribu des Makouloukuè, pour l'évangélisation de laquelle on n'a encore rien fait. Les mœurs et la langue de cette peuplade sont à peu près les mêmes que celles des Bassoutos.

Après que nous eûmes dépassé la dernière limite du pays des Bassoutos, le Seigneur nous donna une preuve de sa bonté que nous n'oublierons jamais. C'était le soir ; nous avions soupé comme de coutume, entre le wagon de M. Keck et le mien, sur une natte étendue sur l'herbe. Comme il faisait passablement froid, nous nous étions placés auprès du feu. Pendant que ma femme recueillait, dans l'obscurité, les débris de notre repas, et les plats dans lesquels il avait été servi, elle toucha, à plusieurs reprises, un objet qui lui paraissait ressembler à une saucisse. Elle se demandait comment il pouvait se trouver là quelque chose dont nous n'avions pas mangé ce soir-là. Après avoir longtemps palpé cet objet, elle le prit pour le placer devant elle, et seulement alors elle s'aperçut que c'était un serpent. D'abord roulé sur lui-même, il se déroula en sentant l'approche du feu, et chercha à fuir. Nous le tuâmes immédiatement, et, à notre culte de famille, sous la voûte des cieux, nous remerciâmes le Seigneur pour cette nouvelle marque de sa bonté. Ma femme avait été assise sur ce reptile pendant tout le temps du souper.

Au sortir des dernières limites du pays des Bassoutos, la

route s'éloigne considérablement de la chaîne de montagnes que nous avons longée jusqu'alors, et nous nous trouvâmes dans un pays assez plat, où l'eau est rare, et qui est peu habitée; nous y vîmes un sanglier, des gnous, des autruches, et diverses espèces de gazelles. Nous nous trouvâmes bientôt sur les bords du Namagari, l'un des affluents les plus considérables du Fal. C'est sur la rive droite de cette rivière que se trouve Harrismith, village assez important de l'Etat libre. C'est là que nous devons nous séparer de M. Keck. Un incident inattendu faillit nous arrêter tout court dans notre voyage. On dit à nos gens qu'on avait observé quelques cas de petite-vérole dans cette partie du pays. Aussitôt, leur imagination grossissant le danger, ils ne parlèrent de rien moins que de faire leurs paquets et de retourner chez eux. Ce qu'il fallut de discussions et de patience pour triompher de cette difficulté, est incroyable.

De Harrismith, une journée de marche nous amena au col du Drakensberg, passage le plus rapproché par lequel on puisse pénétrer dans le pays de Natal, en venant du Lessouto. Thaba-Bossiou est presque sur la même latitude que Natal; mais nous avons dû marcher pendant sept jours vers le nord-est pour atteindre ce col. Ici, le voyageur se trouve en présence du tableau le plus imposant. Par une ascension progressive et presque imperceptible, il a atteint, de plateau en plateau, la crête des Quatlamba, et tandis que derrière lui il n'aperçoit que les ondulations d'un terrain plus ou moins accidenté, il a devant lui une descente presque perpendiculaire de quelques milliers de pieds, et, dans les profondeurs où plonge son regard, il voit au loin la route qu'il doit suivre se dérouler comme un fil autour de monticules isolés, couverts de la plus riche végétation. C'est là Natal, avec sa température tropicale, son atmosphère tout imprégnée des vapeurs qui montent de l'Océan Indien, ses magnifiques forêts, ses fleuves et leurs innombrables cascades. Pour nous, qui

venions d'un pays riche en graminées, fertile en céréales, mais presque dépourvu d'arbres de haute futaie, nous ne pouvions nous lasser de contempler ces coteaux ombragés qui nous rappelaient si vivement la patrie.

C'était un samedi, un peu avant le coucher du soleil. Nous fîmes déteiler nos voitures près d'un ruisseau, nous proposant de passer là le dimanche. Peu après notre installation, le ciel, qui avait été chargé de nuages pendant presque toute la journée, s'assombrit de plus en plus, nous nous trouvâmes ensevelis dans des brouillards, et une pluie fine, extrêmement froide, commença à tomber. Elle nous tint emprisonnés dans notre wagon pendant tout le jour suivant, mais nous ne regrettâmes pas d'avoir, par respect pour un commandement du Seigneur, différé le moment où nous devions atteindre des régions plus tempérées.

La descente s'effectua le lundi matin. Nous fûmes plusieurs fois obligés d'enrayer avec des chaînes les deux roues de derrière de notre voiture, ce qui ne nous empêchait pas d'avancer avec une rapidité que nous aurions voulu pouvoir réprimer davantage.

Arrivés au bas, nous observâmes les premières maisons appartenant à des colons de la Natalie. Non loin de là, se trouvaient aussi des villages de Zoulous, d'un aspect assez misérable si on les compare à ceux des Bassoutos. Cependant la beauté des routes, le soin avec lequel elles sont entretenues, nous rappelèrent que nous étions dans un pays soumis à un gouvernement civilisé.

Sept jours de marche nous amenèrent à Maritzburg. Cette capitale de la colonie de Natal est une de ces jolies villes modernes où la végétation et l'architecture semblent rivaliser de fraîcheur, de grâce et de bon goût. Les rues, bien alignées, bordées de charmantes maisons recouvertes d'ardoises ou de tuiles légères, sont presque toutes entourées de haies touffues de rosiers de Bengale, en pleine floraison,



et ombragées par de gigantesques gommiers. Pour la première fois, depuis treize ans, nous y entendîmes de la musique militaire.

C'est là que réside le trop célèbre Colenso. On parle quelquefois de lui comme si c'était un missionnaire : c'est faire injure à la plus belle et la plus biblique de toutes les œuvres. L'évêque Colenso s'est occupé, il est vrai, des indigènes, mais il leur a fait plus de mal que de bien ; d'abord, en tolérant la polygamie chez ses prétendus convertis, puis en faisant donner aux jeunes Zoulous une éducation au-dessus de leur position sociale. Je crois, et beaucoup d'autres que moi sont de cet avis, qu'il pourrait avec justice s'appliquer cette parole de l'Écriture : « J'ai travaillé en vain. »

Les Zoulous que l'on trouve à Maritzburg sont encore dans un bien triste état, au point de vue moral et religieux. La plupart des domestiques appartiennent à cette race ; leur obstination à ne pas vouloir apprendre l'anglais met les habitants dans la nécessité de parler leur idiome. Ces Cafres diffèrent en cela des Bassoutos, qui apprennent avec plaisir et facilité la langue des maîtres qu'ils sont appelés à servir. Le besoin qu'on a de ces domestiques fait qu'on leur passe bien des choses qui ne devraient point être tolérées. On leur fait une loi d'être vêtus dans les rues, mais une fois rentrés, ils vont le plus souvent complètement nus ou à peu près ; spectacle hideux qui jure étrangement avec l'aspect des appartements dans lesquels ils circulent.

Nous trouvâmes à Maritzburg l'accueil le plus aimable. Un ancien de l'Église presbytérienne d'Ecosse, M. Martin, qui, l'année dernière, a visité quelques-unes de nos stations, nous reçut avec le plus vif empressement, et poussa la complaisance jusqu'à mettre à notre disposition sa maison, son jardin et son domestique. Les pasteurs et les missionnaires de différentes dénominations vivent dans la plus parfaite

intelligence et sont animés d'un grand zèle. Après un séjour assez prolongé à Maritzburg, occasionné par la nécessité d'attendre le bateau à vapeur qui devait nous transporter au Cap, nous partîmes pour Durban, le port de Natal. Cette ville, dont l'existence ne remonte qu'à une vingtaine d'années, semble, par sa position géographique, avoir un avenir de prospérité qui lui permettra de disputer au Cap la prépondérance dont il a joui jusqu'à ce jour. Le climat tropical qui favorise ici la culture de la canne à sucre, du café, du coton, etc., etc.; les mines de houille et la production de la soie deviendront, pour cette colonie, une source inépuisable de richesses. Il est probable que, lorsque le canal de Suez sera achevé, tous les produits destinés aux contrées occupées par nos Béchuanas, par l'Etat libre et la République du Transal, arriveront directement par Natal, sans avoir à passer par le Cap de Bonne-Espérance ou par la baie d'Algoa.

Nous fûmes heureux de rencontrer à Durban cinq missionnaires américains et leurs familles, qui se rendaient à des conférences annuelles. Ce sont des hommes de foi et de science qui jouissent, à bon droit, d'une estime universelle.

Partis de Durban le 4 mai, sur le bateau à vapeur *le Normand*, nous entrâmes dans la rade du Cap le 12 du même mois. — Neuf jours plus tard, nous quittions ce port pour l'Angleterre, où nous sommes arrivés le 21 juillet, après la plus heureuse traversée.

Chers amis et frères, au milieu desquels le Seigneur nous ramène, joignez vos actions de grâces aux nôtres, et demandez à Dieu d'allumer dans nos cœurs un zèle ardent pour la propagation de la foi parmi les païens.

C'est en formant ce vœu, que ma compagne et moi, nous nous unissons pour vous présenter nos salutations chrétiennes les plus affectueuses.

T. JOUSSE.

